

adversaires; car l'œil de la ligue est toujours ouvert sur les amis comme sur les ennemis. » La ligue, comme on peut le voir, avait constitué, nous ne dirons pas un gouvernement, mais une sorte d'administration qui embrassait le pays tout entier; elle avait divisé l'Angleterre en douze districts; elle y avait organisé plus de cent comités locaux, et ce sont ces divers comités qui entretenaient une correspondance si active avec le comité central de Manchester.

Grâce à ces associations locales formées dans toutes les villes de la Grande-Bretagne, la ligue a étendu son influence sur tout le royaume. Ses festivals, ses expositions, ses banquets, ses réunions apparaissent comme de grandes solennités publiques. Elle avait des comités d'ouvriers pour favoriser la propagation de ses doctrines parmi les classes laborieuses. Bien mieux encore, elle avait des comités de dames qui se chargeaient de lui assurer la sympathie et la coopération du beau sexe, qui donnaient des fêtes, des soirées en l'honneur du *free trade*, et qui, après avoir agité par leur présence un nouvel intérêt aux grandes joutes oratoires des meetings, offraient une coupe magnifique à l'orateur le plus éloquent, tout comme autrefois les châtelaines les plus belles couronnaient les chevaliers vainqueurs des tournois.

Mais on pense bien que le principal agent de sa propagande, c'était la presse, ce Briarée aux cent bras. Non-seulement, comme le disait l'écrivain allemand que nous citons tout à l'heure, elle répandait ses opinions par les journaux qui étaient favorables, mais encore elle jetait dans la circulation un grand nombre de publications périodiques destinées surtout à tenir les populations au courant de ses opérations et de ses succès. Enfin elle avait surtout recours à ces pamphlets courts et peu coûteux, appelés *tracts*, arme favorite de la polémique anglaise. C'est avec ces courtes et populaires publications, dues à la plume d'écrivains éminents tels que Cobden et Bright, que la ligue attaquait perpétuellement le public et entretenait comme un feu continu. Elle ne dédaignait même pas des armes plus légères encore, des affiches, des placards graves ou gais, et elle avait porté son champ de bataille jusque dans les abécédaires destinés aux enfants. Toutes ces publications étaient empilées par masse dans les salles du comité de Manchester. On les expédiait par ballots aux correspondants les plus actifs, et ceux-ci, qui étaient la plupart des commerçants ou des commerçants, les portaient à leur tour à leurs clients avec les marchandises qu'ils leur livraient.

Veut-on savoir avec quels fonds la ligue anglaise faisait face aux énormes dépenses que nécessitait cette propagande organisée sur une aussi grande échelle? Les ressources abondaient dans sa caisse. Rien n'égalait le zèle avec lequel les populations manufacturières s'empresaient de concourir à l'œuvre commune. Les souscriptions, qui avaient été de 200,000 fr. en 1841, et de 600,000 en 1842, montèrent à un million en 1843. C'étaient deux millions en 1844, et l'on cite un jour dans cette même année où la recette de la ligue s'éleva à 400,000 francs. On calcule qu'en 1845 la ligue encaissa 4 ou 5 millions dont une partie fut consacrée à un des objets que l'association avait en vue, l'inscription d'un grand nombre de *freetraders* sur les listes électorales. Ainsi chacun apportait sa contribution volontaire au

budget de la ligue dont la caisse ne se vidait jamais.

Peurquoi avons-nous rappelé avec quelques détails cette organisation puissante de la ligue britannique? C'est parce qu'elle nous semble offrir un excellent modèle à notre *Ligue nationale du travail*. Nous ne sommes pas encore familiarisés en France avec ces grandes associations qui, fondées sur des intérêts généraux, font appel à la bourse et à l'activité de tous ceux qui pensent comme elles, étendent leurs ramifications sur tout le pays, convoquent partout des meetings, et cherchent à répandre parmi le peuple les journaux, les brochures, les pamphlets; les publications les plus diverses, agissant toujours en pleine lumière, ne dissimulant rien, et marchant ouvertement, loyalement à leur but. Notre *Ligue du travail* ne peut mieux faire que de suivre le plan de campagne qui a si bien réussi à la ligue anglaise. Elle s'appuie de même sur les populations laborieuses, ouvriers et patrons; elle y trouve un ensemble de forces non moins imposant; elle a même cet avantage que, tandis que la ligue britannique rencontrait l'opposition de l'agriculture, la ligue française peut compter sur le concours d'une grande partie des intérêts agricoles, sans parler de la marine marchande qui vient également se ranger sous son drapeau. L'immense majorité de la France lui est sympathique. Le terrain de la propagande est donc tout préparé. Les hommes d'ailleurs ne manquent pas, et sans parler de M. Thiers qui prodigue avec un si admirable désintéressement son éloquence et ses rares lumières à la défense du travail national, ne venons-nous pas de voir M. Pouyer-Quertier, digne émule des Gobden et des Bright, se transporter dans la même semaine à Mulhouse, à Remiremont, à Saint-Dizier, pour y faire entendre cette parole vibrante qui ne retentit plus au Corps législatif-Si notre ligue du travail ne réussissait pas avec des hommes de cette trempe et avec tous les éléments de succès qu'elle renferme, c'est que l'industrie française s'abandonnerait elle-même; elle le pourrait plus désormais s'en prendre qu'à elle seule de sa triste situation. Donc, courage et à l'œuvre!

(Journal de Paris) C. LINTILHAC,

La liste ministérielle que nous avons donnée hier était exacte samedi dans la nuit, au moment où on nous la transmettait; elle n'était déjà plus dimanche dans la matinée. Il paraît qu'au dernier moment, M. Magne a eu une inspiration vraiment lumineuse. Il lui a semblé — et il ne se trompait pas! — que le cabinet, tel qu'il était composé samedi, n'était pas assez libéral pour inaugurer l'Empire parlementaire. Sur le champ, il s'en est allé voir M. Ollivier et lui a conseillé de tenter de nouvelles démarches près des membres du Centre gauche, déclarant que lui M. Magne ne pouvait faire partie d'un cabinet dans lequel cette fraction de la Chambre ne serait pas représentée. Aucun avis ne pouvait être plus agréable à M. Ollivier qui est immédiatement une entrevue avec MM. Daru, Buffet, Segris, etc., entrevue dont il fit connaître le résultat à M. Magne par une lettre conçue à peu près en ces termes :

« M. le ministre, me conformant à vos sages conseils, j'ai réuni les membres du Centre gauche qui vous avaient paru disposés à faire partie du ministère que l'Empereur m'a chargé de composer.

« Je suis heureux de vous annoncer que ces messieurs adhèrent à nos principes et qu'ils consentent à entrer dans la combinaison, — mais à la condition que le Cabinet sera entièrement neuf.

« Je vais soumettre cette proposition à l'approbation de l'Empereur... »

M. Magne comprit sans doute, car pour ne pas gêner l'action de M. Ollivier il s'empressa d'écrire qu'il abandonnait son portefeuille. Et voilà comment il se fait, si nous en croyons nos renseignements, que nous avons aujourd'hui un ministère Ollivier-Daru, au lieu d'un ministère Ollivier-Magne. — ALFRED REBOUX.

Outre les décrets constituant le ministère, le *Journal officiel* d'aujourd'hui en contient deux autres nommant M. de Parieu président du Conseil d'Etat et appelant au Sénat M. de Saint-Paul, conseiller d'Etat administrateur du département du Nord.

Le *Journal officiel* rend compte des réceptions qui ont eu lieu le 1<sup>er</sup> janvier aux Tuileries.

Son Exc. le nonce du Saint-Siège apostolique, au nom du Corps diplomatique, a adressé à l'Empereur le discours suivant :

« Sire, « Les membres du Corps diplomatique réunis auprès de Votre Majesté Lui présentent par mon organe leur hommage respectueux à l'occasion du jour de l'an. « Nous sommes, Sire, toutes les fois qu'il nous est donné d'exprimer les vœux que nous formons pour le bonheur de Votre Majesté, pour celui de Sa Majesté l'Impératrice et du Prince Impérial, et pour la prospérité de la France. »

L'Empereur a répondu :

« Votre présence, Messieurs, autour de moi, et les paroles que je viens d'entendre, me sont une nouvelle preuve de bonnes relations qui existent entre mon Gouvernement et les puissances étrangères. L'année qui commence ne pourra, je l'espère, que consolider l'entente commune dans un but de concorde et de civilisation.

« Je remercie le Corps diplomatique des vœux dont il veut bien m'adresser l'expression pour l'Impératrice, pour le Prince Impérial et pour moi. »

Aux félicitations du président du Corps législatif, l'Empereur a répondu ainsi :

« Je suis heureux des expressions de dévouement que vous m'adressez au nom du Corps législatif. Jamais notre entente ne fut plus nécessaire et plus utile. Les circonstances nouvelles ont augmenté ses prérogatives sans diminuer l'autorité que je tiens de la nation. En partageant la responsabilité avec le grand corps de l'Etat, je ne sens plus de confiance pour surmonter les difficultés de l'avenir. Quand un voyageur a parcouru une longue carrière et qu'il se décharge d'une partie de son fardeau, il ne s'affaiblit pas pour cela, il reprend de nouvelles forces pour continuer sa marche. »

L'Agence Havas nous transmet la dépêche suivante :

« Rome, 31 décembre.

« Hier, le concile a tenu une congrégation générale à St Pierre. L'assemblée a continué la discussion ouverte dans la Congrégation de mardi dernier sur les erreurs philosophiques. Cette discussion sera reprise dans la Congrégation de lundi prochain.

« Avant de transférer au Quirinal le siège des congrégations, on fait une dernière tentative en vue de remédier au défaut d'acoustique de la salle actuelle; le succès de cette tentative est douteux.

« Il est peu probable que les discussions soient assez avancées le 6 Janvier pour qu'il soit possible de tenir ce jour-là la session publique.

« La *Civiltà cattolica* publie la bulle *cum Romanis pontificibus*, datée du 4 décembre courant, et préparée pour l'éventualité de la mort du Pape pendant le concile.

« Le même journal, dans un article relatif à la réunion du Concile à Rome, dit :

« Les gouvernements n'ont ni favorisé ni entravé directement cette réunion; à l'exception de la schismatique Russie, qui empêche le seul évêque de Pologne qui n'ait pas encore été tué ou déporté en Sibérie, de venir raconter ici les douleurs de cette nation martyrisée.

« Un seul gouvernement, celui de la générale France, auquel tout l'univers catholique doit être reconnaissant, s'est montré bienveillant, en conservant dans l'Etat pontifical une garnison qui est une très forte garantie de tranquillité pour le Concile. »

« La *Civiltà cattolica* déclare complètement fautive la nouvelle donnée par plusieurs journaux, entre autres la *Nazione* et l'*Univers*, d'une altercation qui aurait eu lieu dans la première congrégation générale entre les légats et plusieurs évêques, et notamment Mgr Dupanloup. »

### Chronique Locale

La constitution du nouveau ministère a été connue ce matin à Roubaix par une dépêche que nous avons reçue et que nous nous sommes empressés de communiquer aux principaux cercles et cafés. L'impression causée par cette nouvelle nous a paru bonne; on se félicite généralement de voir enfin l'Empire appeler aux affaires des hommes nouveaux d'une valeur réelle et décidés à appliquer dans sa lettre comme dans son esprit le sénatus-consulte du 8 septembre 1869.

La composition du cabinet semble aussi de nature à encourager les efforts de ceux qui réclament la modification du régime économique inauguré en 1860.

Le décret qui élève M. de Saint Paul à la dignité de sénateur est daté du 28 décembre et contresigné par M. Duvergier.

On croit que le nouveau sénateur ne tardera pas à abandonner l'administration du Nord.

Une lettre de Rome, reçue à Roubaix, assure que Mgr Regnier, archevêque de Cambrai, sera prochainement promu à la dignité de cardinal.

M. Mascaux, juge suppléant au siège de Lille, est nommé substitut du procureur impérial près le tribunal de première instance de Béthune.

M. Louis Watine-Wattin, nommé, par arrêté préfectoral du 22 décembre 1869 et pour une nouvelle période de cinq années, membre de la commission administrative des Hospices de Roubaix, a été réinstallé dans ses fonctions aujourd'hui 3 janvier 1870.

M. Réquillart-Desaint, nommé, par arrêté préfectoral du 29 décembre 1869 et pour une période de cinq années, membre du bureau de Bienfaisance de Roubaix, a été pareillement réinstallé dans ses fonctions aujourd'hui 3 janvier 1870.

Le nouveau timbre-poste français (de cinq francs) vient de paraître; il est imprimé en lilas sur blanc.

L'autour du meurtre commis samedi soir rue d'Arcole, a été arrêté hier à Lille, par la police de sûreté de Roubaix, dans une maison de la rue du Long-pot.

Un incident assez rare s'est produit samedi au théâtre de Lille. Il est ainsi rapporté par le *Progrès du Nord*:

« Depuis quelques temps, dit ce journal, on remarque la singularité en tenue scène de M. G. de Quercy. Ne pouvant payer comptant avec un organe usé, il semblait vouloir payer d'audace, et en imposant au public. Il s'est même permis un soir, qu'on le chutait, de dire : Merci bien. — Hier M. G. De Quercy chantait (?) les *Masques*. Au deuxième acte, Emilio dit à Valentine :

— Tu m'as été infidèle ?

— Oui, répond Valentine.

« A ce moment, un spectateur du côté droit de l'orchestre dit à mi-voix : *Tout le temps!*

Ce *tout le temps* est une locution du *Petit Faust* que Mme Geoffroy a mise à la mode par l'intonation avec laquelle elle la prononce.

once, comme le *Je me demande* des *Bons Villages* a été lancé par Pradoux.

« Une voix prononce donc : *Tout le temps.* « M. G. de Quercy, impatient et croyant sans doute entendre le souffleur, répète : *Tout le temps!* Puis, s'apercevant de sa méprise, et se retournant vers les spectateurs de droite :

— Comment, tout le temps! vous n'avez qu'à venir jouer la comédie vous-même!

« Et, furieux, le ténor sort de scène — Sifflets, réclamations, cris : *Bes excusés!*

« Le public des quatrièmes et des troisièmes, qui ne comprend rien à ce qui se passe, crie : *A la porte les siffleurs.* — Tu n'as rien.

« Enfin le régisseur parait : Mais M. G. de Quercy lui coupe la parole :

« On me demande des excuses, s'écrie l'orateur, je vais en faire! — Je présente mes excuses au public qui me fait l'honneur de m'écouter, mais si j'ai prononcé quelques paroles un peu vives, j'ai été provoqué par ces messieurs qui ne me laissent jamais tranquille.

« M. de Quercy appelle cela des excuses! « Nouveaux sifflets; M. le commissaire clôt l'incident.

« Nous ne comprenons pas, pour notre part, la conduite de M. de Quercy, il n'aurait pas été insulté. Nous pourrions admettre une aussi grande susceptibilité chez un débutant, mais, malheureusement pour lui et pour nous, M. de Quercy n'est plus un jeune artiste; il a dû apprendre, dans ses nombreuses campagnes sur les théâtres de France et d'Afrique, qu'un artiste doit savoir souffrir et se taire sans murmurer. Lui surtout, qui a tant besoin d'indulgence!

Le *Progrès* constate ensuite que l'année théâtrale s'ouvre à Lille sous de mauvais auspices : « L'incident de Quercy, dit-il, la tenue des choristes qui avaient trop été le premier jour de l'an, sont de tristes augures. »

Les tempêtes de pluie et de neige ont recommencé sur nos côtes du Pas-de-Calais. On est malheureusement certain de la perte totale du bateau de pêche n° 415, patron Dewez, monté par cinq hommes et deux moutons, et appartenant au port de Deux.

Le sinistre accident eu lieu vendredi ou samedi dernier.

Plusieurs des hommes perdus sont mariés et pères de famille.

Voilà de nouvelles infortunes à soulager.

Pour la chronique locale ALFRED REBOUX

### Dernières nouvelles.

#### Dépêches télégraphiques.

(Correspondance particulière du *Journaux* DE ROUBAIX).

Paris, lundi 2 heures.

La formation du nouveau cabinet par l'alliance du centre gauche avec le centre droit, produit un excellent effet dans Paris.

Il paraît que M. Tiers est favorable au ministère-Ollivier-Daru.

Le Havre, lundi 2 h. 32 soir.

Très bonne demande. Ventes déjà 2,000 balles. Louisiane, 137-50; rare. Sorocabas, Pernambuco, inchangés. Livrable plus cher.

(Dépêches de MM. Kahlé et Co, commissionnaires par M. Dutoit-Desbonnets).

Le Havre, lundi 3 janvier 1870.

Ventes 3,000 balles, demande active, marché ferme. Louisiane, 137; Low, 136-50; janvier mars 133. Bons arrivages.

La dépêche officielle de Liverpool fait défaut.

Dépêche communiquée par le *Cercle de l'Industrie*.

Pour les dernières nouvelles, ALFRED REBOUX.

#### Bourse de Paris

du 3 Janvier 1870

Rente 3 p. 0/0 73.85

id. 4 1/2 p. 0/0 103.00

### FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 4 JANVIER 1870.

— 57 —

## TRISTAN DE BEAUREGARD

PAR LE

MARQUIS DE FOU DRAS.

(Suite)

XXIX

LES NOUVEAUX AMIS.

Christian n'avait pas un mauvais cœur, en ce sens qu'il ne faisait pas le mal avec réflexion, mais il était indiscret, brouillon, fainéant, et pourvu qu'on parlât de lui, il s'inquiétait peu de ceux qu'il appelait ses amis recussent les contre-coups de sa renommée. Ayant été un des fondateurs du *Jockey-Club*, il y avait conservé une grande influence, dont il usait comme nous venons de le dire. Il réglait les admissions et les exclusions, imposait son avis dans toutes les contestations qui suivaient les courses, savait suffisamment d'anglais pour faire partir les jockeys au *Champ-de-Mars* ou à *Chantilly*, et donnait

quelquefois à déjeuner à Alexandre Dumas et à Roger de Beauvoir, afin de passer pour lié avec des gens de lettres. Du reste, il était d'un commerce agréable et facile, parlait beaucoup de sa parfaite connaissance du monde et des hommes, se vantait mélancoliquement de la perte de ses illusions, et se posait dans les salons, en philosophe bon enfant que de nombreux mécomptes avaient conduit au scepticisme.

Adalbert Bourrachon était à peu près du même âge que Christian, et leur intimité était grande, bien qu'ils n'appartinssent pas à la même classe de la société. Bourrachon était petit, gros, commun, et fils de marchand enrichi; mais sa richesse, sa sottise, son luxe l'avaient mis sur un pied d'égalité parfaite avec une multitude de gens qui ne l'eussent pas même salué s'il n'eût été qu'honnête et pauvre. Il avait une excellente maison, les plus beaux chevaux de Paris, une loge entière à l'Opéra, des goûts qui ne manquaient pas d'une certaine élégance, des vices qui n'étaient pas trop bas, et quelques qualités obscures que personne ne songeait à lui contester, parce que personne ne les enviait. Il jouait beaucoup et heureusement, prêtait assez volontiers de l'argent à ceux qui pouvaient le lui rendre, et se familiarisait facilement avec tout ce qui était au-dessus de lui dans la hiérarchie sociale, aussi tutoyait-il la moitié du *Club*, en commençant par les ducs, bien entendu.

« Je croyais que le comte de Beauregard était chez vous, ma cousine — dit Christian en serrant la main que la marquise lui tendait.

« Ah! — fit-elle avec une indifférence qui n'avait rien de joué — effectivement, comme je ne l'ai pas vu hier, il est probable qu'il viendra aujourd'hui.

Nous nous sommes donnés rendez-vous ici — reprit Christian.

« C'est en user un peu sans façon — interrompit la marquise. — De la part du comte de Beauregard, cela m'étonne.

« Oh! il est déjà beaucoup moins provincial — répartit naïvement Sauvagny.

« Je n'ai pas encore fait cette remarque. Je le trouve toujours parfaitement aimable et très naturellement poli. Ce qu'il peut faire de mieux, c'est de ne pas changer.

« Nous l'avons reçu du *Club* aujourd'hui, et je venais le lui apprendre.

La marquise garda le silence.

« Est-ce que vous n'êtes pas satisfaite d'apprendre ce succès d'un de vos amis, ma cousine? — demanda Christian.

« D'abord M. de Beauregard n'est pas encore de mes amis; et s'il en était je serais plus tentée de m'affliger que de me réjouir de ce que vous appelez son succès — répondit la marquise avec le plus grand calme.

« Ah! vous voilà encore avec votre haine pour les clubs. Je vous demande ce que les hommes peuvent faire de mieux que de vivre entr'eux.

« Pour le plus grand nombre, mon cher, vous avez raison; mais pour M. de Beauregard vous avez tort : d'abord il n'est pas riche,

ensuite il a une grande intelligence dont il pourrait tirer parti.

« Mais il trouvera chez nous tous les journaux, toutes les revues, tous les romans nouveaux.

« Oh! je ne lui souhaite pas de se remplir la tête des idées des autres, cela n'est bon que pour ceux qui n'en ont pas à eux.

« Vous voulez donc qu'il se fasse auteur? Un gentilhomme!

« Mon Dieu! mon cousin, je ne veux rien interrompre la marquise avec plus de vivacité qu'elle n'en avait montré jusqu' alors. — Encore une fois, M. de Beauregard n'est pas mon ami, et le fut-il, ce n'est pas à mon âge qu'une femme doit donner des conseils à un jeune homme. Je pousse ce scrupule si loin, que je le respecte même pour ce qui regarde mes parents.

« (La suite au prochain numéro.)